

B Aristide Bergès (1833-1904)

De longue date, Aristide Bergès, « père » de la houille blanche, fait partie du panthéon centralien et des grands anciens.

Aussi est-il régulièrement cité dans les publications consacrées à l'histoire de l'École Centrale depuis le livre des Centraliens Léon Guillet en 1929 ou dans les plaquettes de présentation, aux côtés des plus célèbres et médiatiques des anciens élèves, Eiffel, Blériot ou Michelin et jusque dans la revue « Centraliens » qui lui consacre une notice sous la plume de Verdeaux en 1957.



Aristide Bergès sur le chantier du grand bâtiment de la papeterie en 1882.

Son action a été reconnue de son vivant puis diffusée, entre les deux guerres mondiales, par les écrits hagiographiques de Marcel Deléon soutenu par la *Société des Papeteries de France* célébrant son père fondateur ou par les milieux techniques et économiques grenoblois fêtant la Houille blanche en 1925. Depuis cette époque en passant par 1957 et jusqu'à cette notice aujourd'hui, sa fortune critique interroge sur les admirations et les valeurs de chacune des époques qui l'ont célébré.

En effet, sa légende dorée mérite un réexamen lancé par le livre d'André Ducluzeaux en 1998, qui sans trop s'embarrasser d'exactitude, a le mérite sous un titre décapant de poser la question. Si l'interrogation est légitime, la réponse se doit – c'est le devoir de l'historien – de dépasser la partialité pour essayer de comprendre, au prix d'un long travail de consultation des sources il est vrai, et de redécouvrir le personnage sous les écrits et images accumulés.

Les débuts difficiles d'un centralien prometteur

Aristide Bergès naît le 4 septembre 1833 dans le moulin à papier paternel de Lorp à Sentaraille dans le département de l'Ariège. Son père Pierre Bergès, orphelin de père à 8 ans,

a su à force de travail et d'économie, reconstruire et moderniser le modeste moulin créé à la fin du XVIII^e siècle. En 1839, il installe une petite machine à papier dans son établissement, le faisant passer au rang d'usine mécanisée en franchissant le cap de la première industrialisation qui verra disparaître de nombreux moulins à papier ancestraux.

Aristide reçoit son éducation primaire d'un précepteur à domicile avant que ses parents ne le mettent en pension dans l'établissement le plus réputé de Toulouse: le pensionnat Saint-Joseph tenu par les frères des écoles chrétiennes. Les résultats du garçon poussent ses professeurs à le présenter au plus tôt à l'examen d'entrée – le concours ne sera institué qu'en 1858 – à la jeune École centrale des arts et manufactures. Les épreuves passées à Toulouse confirment les heureuses capacités de l'élève qui obtient quatre fois la note 20 dans les compositions écrites, deux 18 et un 19 pour les oraux de mathématiques! À peine âgé de 16 ans, Aristide est particulièrement précoce pour cette admission, lorsqu'il arrive dans la capitale à l'automne 1849. La scolarité parisienne de ce jeune élève timide, à l'accent du Sud-ouest, se déroule au mieux. Destiné à reprendre l'usine familiale, il choisit la spécialité de chimiste, dont relève alors la papeterie, sortant brillamment avec le numéro deux (promotion 1852).

À peine diplômé, le jeune ingénieur regagne son Ariège natale afin, à l'image de la plupart des fils d'industriels passés par l'École Centrale, de seconder son père avant de lui succéder à Lorp. Cependant, l'opposition de caractère éclate vite entre le jeune homme fier de son titre et son père, fils de ses œuvres qui entend rester maître chez lui. Aristide comprend qu'il ne saurait rester à Lorp.

Il trouve rapidement un premier poste à la *Compagnie des chemins de fer du Midi* à Toulouse au service de l'exploitation puis suit à Bordeaux son patron l'ingénieur Surell. Le jeune homme qui souhaite progresser rapidement et se faire une place dans la société bordelaise ne s'y sent guère à l'aise et doit vite déchanter. Aussi il démissionne pour monter à Paris où il retrouve, comme précédemment par l'intermédiaire des camarades et du réseau centralien, un emploi similaire à la *Compagnie des chemins de fer de l'Ouest*. Quelques mois plus tard, un des ses camarades lui propose de se lancer, comme il le souhaite, en reprenant une entreprise à Bordeaux. Cependant, Il se heurte de nouveau à son père qui lui reproche d'avoir des dettes et lui refuse son aide financière indispensable pour son projet.

Comme en réponse, le jeune homme épouse le 27 septembre 1856, la Toulousaine Marie Cardailhac, tailleuse de robes de son état et de 9 ans son aînée. D'une manière très romantique, le mariage est célébré à Londres où les amants ont fui face au refus des parents Bergès d'accepter ce mariage de leur fils aîné encore mineur. Leur opposition tient surtout à l'âge de la mariée et à sa très modeste condition. Par cette union, Aristide va à l'encontre des stratégies matrimoniales déployées dans la bourgeoisie visant surtout la conjonction des patrimoines et la naissance d'héritiers avant toute question de sentiments. L'épisode révèle une nouvelle fois son caractère affirmé.

Il retrouve alors un emploi à la *Compagnie des chemins de fer* de Séville à Cordoue, en poste à Paris et part finalement à Séville en août 1858. Mais le séjour dure peu puisqu'il doit démissionner deux mois plus tard. Ces tribulations illustrent parfaitement deux constantes des débuts des centraliens à cette époque : l'importance des camarades et du réseau pour trouver un emploi et celle des compagnies de chemins de fer en plein essor sous le Second Empire comme débouché au sortir de l'École.

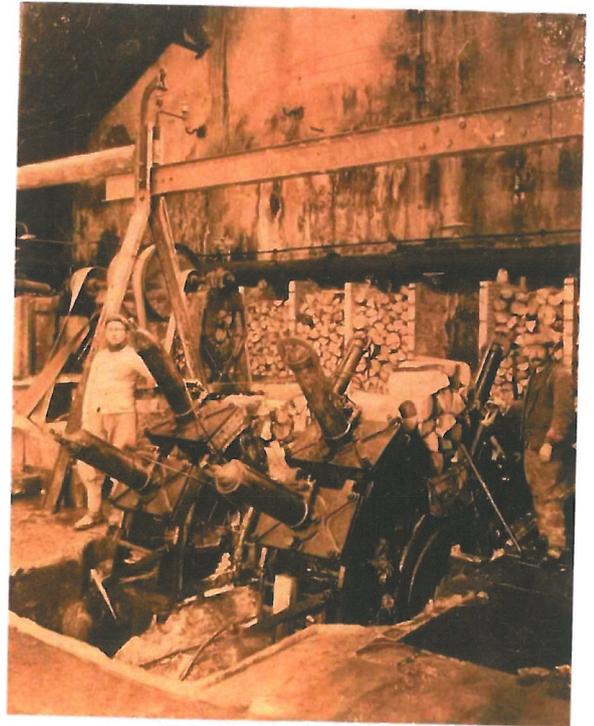
De retour à Toulouse, il ne trouve aucun emploi et la situation du jeune ménage, dont le fils aîné Achille est né au mois de juillet précédent, est préoccupante. Aristide décide alors, sur les conseils d'un cousin juge à Saint-Girons, d'obtenir une pension alimentaire de ses parents par la voie judiciaire!

Le jeune ingénieur repart alors à Paris où il obtient, toujours grâce à un camarade de promotion qui dirige l'un des établissements de la société, une place d'ingénieur à la *Compagnie générale des Asphaltes*. Bergès est chargé d'améliorer le fonctionnement de l'usine parisienne de la société puis de proposer des perfectionnements des matériels. Il étudie une amélioration des machines à broyer les roches bitumées puis une nouvelle pilonneuse à vapeur pour la pose du revêtement des voies, rapidement brevetée. Cette activité convient au jeune homme et met en valeur son esprit perpétuellement en recherche d'innovations techniques. Déjà lors de son passage à la *Compagnie de Séville* a-t-il étudié et breveté une locomotive de grande puissance pour la traction des convois de marchandises.

Ingénieur civil à Toulouse, une machine salvatrice

À l'issue de son contrat, peu attiré par le salariat et soucieux de développer ses idées avant de fonder sa propre entreprise, Aristide décide de se lancer dans la carrière d'ingénieur civil indépendant. Elle est, après les chemins de fer, le second débouché pour les jeunes centraliens de l'époque, ingénieurs généralistes bien formés pour ce métier. Ils interviennent à la demande d'entrepreneurs pour la construction d'une nouvelle usine, le placement d'une machine neuve ou l'extension d'un atelier, dessinant les plans, contactant les fournisseurs et surveillant la bonne exécution du chantier. Il leur faut décrocher des contrats mais aussi déposer des brevets puis tenter leur développement industriel.

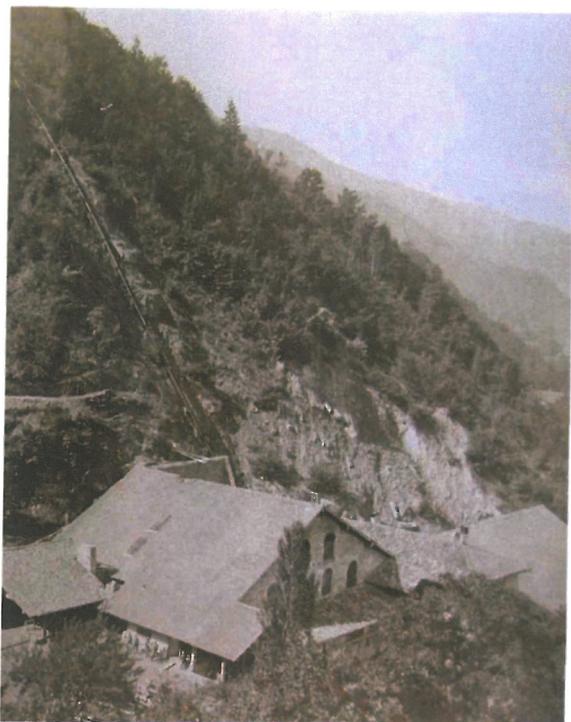
Né papetier, son idée première est de se pencher, comme il l'avait déjà fait en 1852 lors de son retour à Lorp, sur la fabrication de la pâte à papier à base de bois. Depuis de nombreuses années, la mécanisation et le développement de la papeterie, poussés par la demande des imprimeurs et des journaux en particulier, a provoqué une pénurie de la seule matière première utilisable jusque-là : les chiffons et leur précieuse cellulose. La solution est celle de l'utilisation du bois imaginée depuis long-



Défibreurs Bergès sous la grande halle de la râperie, vers 1880.



Calque de l'élevation/coupe du défibreur Bergès.



La râperie de Lancey à ses débuts, surmonté de la conduite forcée de 200 mètres de hauteur, 1874.

temps. Cependant aucun développement industriel n'a encore fait ses preuves.

Depuis 1847, il existe pourtant le défibreur de l'allemand Voelter, machine conçue pour râper le bois sur une meule afin de le convertir en pâte à papier après tamisage. Bergès connaît cette solution, qu'il propose à son père dès 1852, et y revient en 1861. À cette date, son utilisation a progressé mais il n'en existe encore aucun exemplaire en fonctionnement effectif en France! Convaincu de l'avenir de la machine et retrouvant là l'une de ses intuitions majeures depuis la sortie de l'École, Bergès décide de la développer pour mettre en œuvre ses idées. Toujours désargenté, il réussit à convaincre son père d'en acquérir un exemplaire puis supervise l'installation et le lancement de la machine à la fin de 1862. Les premiers échantillons de papier journal produit sur les machines de Lorp contiennent jusqu'à 73 % de pâte de bois de tremble.

L'ingénieur entreprend alors d'étudier le fonctionnement de la machine en détail et, conforme à sa méthode de travail comme à sa forme d'esprit, d'imaginer des améliorations significatives. Bergès n'est donc pas tant un « inventeur » proposant une solution inédite qu'un « innovateur », conformément à sa formation industrielle et son esprit d'entrepreneur. Au cours de l'été 1863, ses propositions sont prêtes. Le défibreur Bergès sera doté, réglant plusieurs problèmes posés par le fonctionnement de l'appareil d'origine, de 6 presses hydrauliques destinées à appuyer régulièrement les bûches contre la meule et d'une disposition des presses en demi-cercle. De plus il n'innove pas que sur la première partie de la machine mais au moins autant sur la seconde – tout aussi essentielle – du tamisage de la pâte afin d'obtenir la finesse désirée. Bergès contacte alors son camarade de promotion Thirion qui a monté à Paris un cabinet d'ingénieur civil doublé d'un cabinet de brevet, faisant appel à ses services pour la mise au point de la demande et les formalités. Le 19 janvier 1864 il obtient son brevet « de perfectionnement » de 15 années.

L'ingénieur civil doit désormais le mettre en application dans un délai de deux années sous peine de déchéance et parvient à monter un projet avec Isidore Janole papetier à Mazères sur le Salat (31). Il s'agit de reconstruire entièrement son usine en la mécanisant avec deux défibreurs, 4 cylindres et une machine

à papier. C'est Bergès qui mène le chantier. La papeterie est lancée en février 1866 et fort de ce succès, il voyage en France pour placer des exemplaires de sa machine. Durant l'été il est en Dauphiné et rencontre les papetiers de cette région dont trois ont installé des défibreurs Voelter.

Cette prospection est fructueuse puisque, dès janvier 1867, Amable Matussière, installé à Domène (15 km Nord de Grenoble), propriétaire d'une râperie équipée de deux défibreurs Voelter, reprend contact pour la fourniture d'un défibreur et le rencontre à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris où il présente sa machine. L'installation est en marche à la fin de l'année et montre une des qualités de Bergès: la rapidité d'exécution des ses chantiers et de réalisation de ses conceptions. Fort de ce succès, Matussière lui commande immédiatement deux défibreurs pour sa seconde râperie de Domène tandis qu'il décroche la construction et l'équipement de la papeterie Barthier de Mazères. À 35 ans, la réussite est enfin là.

Lancey et l'utilisation des hautes chutes des Alpes

Dès ses premiers travaux à Domène, formé à l'hydraulique et ayant déjà placé des turbines à Lorp ou Mazères, Bergès découvre les hautes chutes de montagne et comprend vite le développement industriel que l'on peut en attendre. S'il ne saurait évidemment en être l'inventeur, il innove par leur utilisation pour la papeterie. L'idée est alors dans l'air et Matussière y a déjà pensé, de même que le centralien Alfred Fredet (1854) qui forme, avec Bergès, le trio le plus célèbre des « pionniers de la houille blanche ».

Ce dernier a alors l'opportunité de s'associer avec un notable local pour installer un défibreur sous une haute chute à Lancey, sur la commune de Villard-Bonnot à 5 kilomètres au nord de Domène. Le modeste projet initial prévoit d'utiliser la chute du ruisseau de La Combe de Lancey mais Bergès pousse à son développement, prévoyant l'utilisation d'une chute de 200 mètres de hauteur sous laquelle placer une turbine entraînant deux défibreurs. Le projet illustre bien l'ampleur de ses vues et sa rapidité d'exécution puisque la fabrication est lancée en septembre 1869, après 6 mois de chantier seulement.

Une telle hauteur de chute est un record dans les Alpes françaises et restera longtemps

inégale. Le mérite de Bergès est d'y croire fondamentalement alors que ces chutes sont encore peu utilisées en France pour l'industrie, notamment à cause de leur irrégularité fondamentale de débit qui s'oppose à la régularité nécessaire à la production industrielle. Une seule haute chute (80 m) a été équipée pour entraîner un moulin à broyer le ciment. Cependant sa conception ne se limite pas à la seule chute et son « système » ne saurait se comprendre sans l'utilisation des lacs « régulateurs » à l'image du Lac Crozet ou des lacs Domeynon pour la chute de Lancey. En 1870, il reste seul propriétaire de son entreprise et s'installe avec sa famille (5 enfants), déjà âgé de 37 ans, dans la capitale dauphinoise.

L'ingénieur prend un nouveau brevet pour la papeterie puis travaille longuement à la conception de turbines « parapluies » pour équiper son usine dont il augmente les capacités de production avec trois nouveaux défibreurs. Si elles illustrent à merveille ses conceptions techniques, elles vont lui coûter cher... Malheureusement, la concurrence des pâtes de bois scandinaves réduit rapidement la rentabilité des râperies dauphinoises et rend nécessaire la construction de papeteries destinées à utiliser les pâtes de bois locales.

Bergès y songe depuis l'origine de Lancey mais ne peut guère se lancer faute d'argent. C'est – une nouvelle fois – la fortune paternelle qui lui permet d'en démarrer la construction en 1880. Il manque également d'énergie motrice, d'autant qu'un procès avec ses voisins industriels à propos du partage des eaux qui alimentent ses chutes aboutit à la réduction de la quantité d'eau dont il peut disposer. Ces difficultés ne sauraient arrêter ses projets et il se lance alors pour y remédier dans la réalisation d'une seconde haute chute, de 500 mètres de hauteur. Il établit à nouveau un record, largement aussi important que celui de 1869, qui restera lui aussi, longtemps inégalé. Bergès tient à concevoir l'ensemble des bâtiments de l'usine et dirige leur construction lui-même dans le détail, expliquant son attachement à sa chère usine de Lancey.

La papeterie est lancée en 1883, mais rencontre des difficultés techniques. Sécheresses, éclatements de vannes et turbines réduisent aussi la production et les rentrées. La situation est encore aggravée par la crise économique et industrielle des années 1880 particulièrement sensible en papeterie. En 1884, Bergès est au bord de la faillite et doit assem-

bler ses créanciers. Pour éviter la liquidation de l'entreprise une commission composée des plus forts créanciers supervisera sa marche et devra autoriser toutes les dépenses importantes d'autant que son patron, passionné par son métier d'ingénieur et l'innovation industrielle, n'a aucun goût pour le fonctionnement quotidien et encore moins pour la comptabilité et les réalités financières de l'entreprise!

Cet accord est salutaire pour la papeterie de Lancey, d'autant que la banque impose un comptable professionnel et que Bergès peut compter sur ses fils: Georges qui dirige la fabrication depuis l'origine et son aîné Achille, ingénieur des Pont-et-chaussées pour la marche administrative et commerciale. Ce concordat et l'apurement des dettes vont durer 14 années, pour le salut de l'entreprise!

Le « père » de la houille blanche

Cette véritable équipe de direction le libère et lui permet alors de se consacrer à ce qui va devenir son obsession: le développement de la houille blanche. Depuis 1882, il prospecte dans la région pour repérer les chutes disponibles et échafaude de multiples projets. Mais il n'est pas le seul. Surtout, avec l'emploi de la dynamo de Gramme, les hautes chutes vont



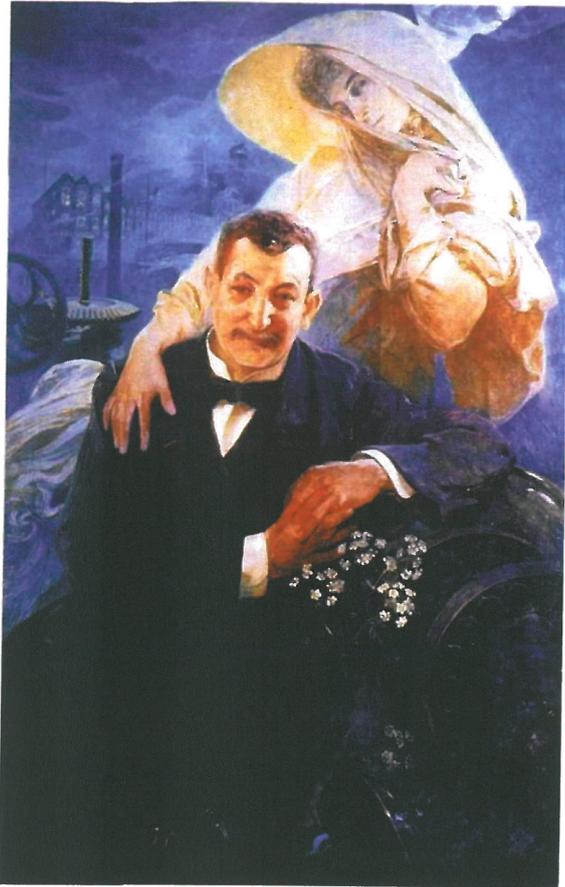
Arrivée et collecteur des 2 conduites « de Saint-Mury », vers 1896 (l'homme n'est pas Bergès, mais son employé, le « père Brun »).



Le grand bâtiment de la papeterie Bergès en cours d'achèvement, 1906.

pouvoir désormais être utilisées pour produire de l'hydroélectricité permettant le développement alpin des industries électriques, électrochimiques et électrométallurgiques. Entrepreneurs et investisseurs vont se lancer.

La voie de l'hydroélectricité de montagne et de ses développements industriels est ouverte et Bergès apparaît comme son plus ardent propagateur. À Lancey, il installe dès la fin de 1881, l'éclairage électrique dans son usine et imagine son extension à l'ensemble de la vallée. Déjà, conseiller municipal républicain - radical - de Grenoble de 1878 à 1884, il a multiplié les



Aristide Bergès et la Houille Blanche, Alfons Mucha, vers 1905.

propositions visant, suivant son esprit d'ingénieur et sa philosophie politique, à l'amélioration de la vie quotidienne par le progrès technique. Il propose successivement à la municipalité d'utiliser les hautes chutes et eaux de montagne pour apporter leur force motrice aux industries grenobloises en même temps que l'alimentation en eau potable de la population puis l'éclairage public à l'électricité. Il travaille aussi au projet du nouveau lycée. Cependant, ces propositions généreuses et idéalisées se heurtent, avec leur promoteur, aux réalités de la vie politique et des finances publiques et ne seront pas mises en application.

Après les difficiles années 1883-1886 qui ont freiné ses ardeurs, l'année 1887 connaît une multiplication des projets: la réalisation de la « chute supérieure » de Lancey, l'éclairage des villages depuis Uriage jusqu'à la ville de Grenoble ou encore le vaste projet d'utilisation des

Septs Laux (lacs) pour produire – avec régularité – plusieurs milliers de chevaux. L'année suivante voit le premier projet de production d'aluminium dans les Alpes dont les promoteurs le contactent avant de choisir la chute voisine de Frogès.

En 1889, l'Exposition Universelle de Paris donne l'occasion à Bergès de faire connaître ses conceptions et son engagement pour le développement des hautes chutes de montagne. Il expose un relief de montagnes entre Belledonne et l'Isère présentant ses installations hydrauliques de Lancey. L'ensemble est surmonté d'une turbine de deux mètres de diamètre sur laquelle est peinte l'inscription: « La Houille blanche, exploitation de la houille blanche des glaciers par la création de chutes de 500 à 2000 mètres de hauteur ». Surtout l'ensemble est complété par un prospectus passé à la postérité et commençant par ces mots: « De la houille blanche dans tout cela il n'y en a pas: ce n'est évidemment qu'une métaphore. J'ai voulu employer ce terme pour frapper l'imagination... ». Bergès y décrit son système complet qui lui permet

de faire fonctionner l'ensemble de son usine mais: « peut donner à Grenoble un éclairage électrique de 150 000 lampes provenant de 15 000 chevaux. ».

Pour cette propagande, Aristide est servi par un sens inné de la formule et de la publicité dont il sait parfaitement jouer et qui fait de lui un grand « communicateur ». Déjà en 1875 lance-t-il la formule du livre et du savoir pour tous grâce à l'abaissement des prix du papier (par la pâte de bois qu'il produit naturellement) permettant de mettre le livre et le savoir « à un franc le kilo ». De même il veut apporter la lumière électrique pour tous et propose à chacun l'éclairage électrique « pour un sou par jour ». Il sait encore, impressionnant ses visiteurs nombreux, mettre en scène les puissants geysers sortant sous la pression de ses conduites, éclairée à l'électricité sur fond des montagnes grandioses. Sa réussite tient encore à son contact humain soutenu par sa bonhomie naturelle, sa simplicité contrastant avec l'ampleur de ses vues pour la houille blanche, son titre d'ingénieur ou le développement de ses usines. On remarquera encore cette habileté à utiliser et vanter ses propres réalisations de Lancey comme exemple de progrès dont il veut étendre le bienfait à tous...

L'année 1889 est également essentielle pour la papeterie de Lancey dont le patron réorganise et agrandit l'éclairage électrique mais surtout installe une troisième machine à papier et développe le bâtiment principal. Il réussit cet investissement grâce à l'engagement de ses fournisseurs qui sont également des principaux créanciers: les mécaniciens Neyret et Brenier, les chaudronniers Bouchayer et Joya, le cimentier Carrière et le banquier Charpenay. Cette même année voit encore la construction de la nouvelle usine de fabrication de pâte chimique dont Georges Bergès assure la direction avec ses associés les frères Corbin.

À peine les résultats de ces investissements engrangés, Aristide échafaude de nouveaux projets. Il poursuit son obsession visant à fournir de l'électricité à la ville de Grenoble et décide de capter les sources dans le vallon voisin de Saint-Mury pour créer une nouvelle chute de 500 mètres de hauteur arrivant au pied de l'usine avec les deux précédentes. Ce projet est complété par celui de l'installation d'une quatrième machine à papier alors que l'entreprise et son patron sont toujours sous le contrôle d'une commission de créanciers, heureusement bien disposés. Le projet est

réalisé de nouveau grâce à l'intervention des fournisseurs et amis de Bergès, Bouchayer et Carrière, qui avancent les sommes nécessaires et les matériaux. S'ils apportent ce soutien à titre amical, l'enjeu est également le sauvetage et le maintien d'un client important comme celui d'un homme stimulant et qui est le meilleur représentant de la qualité de leur travail au service de l'industrie régionale. La réussite de cette conduite comme le développement de l'usine de pâte chimique pour la production des chlorates par Paul Corbin et Georges Bergès, nécessitent, grâce à l'aide des mêmes fournisseurs, le doublement de la conduite de Saint-Mury dès 1894 ! À partir de ces années, la papeterie de Lancey, parfaitement menée pas son équipe de direction devient la plus importante du Dauphiné et l'une des toutes premières de France, employant près de 450 hommes et femmes au tournant du siècle.

Fort de la réussite de l'éclairage électrique de son usine puis du hameau de Lancey, Bergès souhaite depuis 1889, créer un réseau de distribution pour éclairer tous les villages de la vallée du Grésivaudan. En novembre 1892 il adresse un courrier aux maires des communes voisines et prépare un contrat d'abonnement pour les particuliers. Cependant il doit différer son projet suite à l'opposition de sa commission de contrôle, inquiète de le voir se lancer sans cesse dans de nouveaux projets. Il le relance en 1897 obtenant le monopole, pendant 30 ans de l'éclairage électrique dans neuf puis bientôt douze localités de la vallée du Grésivaudan. À cette date, si de nombreuses communes du département possèdent déjà l'électricité, la conception de Bergès est celle d'un réseau et surtout dessert les communes petites ou grandes sans s'arrêter à la seule rentabilité attendue. Cette particularité lui sert pour affirmer, depuis l'origine, sa volonté d'apporter la lumière à tous, conforme une nouvelle fois à sa croyance dans un progrès social par la technique. Le dernier argument est le prix de l'abonnement

Bergès conçoit, à partir de l'usine génératrice de courant de Lancey, un réseau primaire en haute tension de 75 kilomètres dont il n'existe encore que deux exemplaires en France. Il est complété par un réseau secondaire de distribution aux particuliers de 120 kilomètres de longueur.

En 1896, Aristide est élu maire de Villard-Bonnot. Pour lui cette élection couronne son « œuvre » et témoigne du respect de la popu-

lation à son égard, tandis qu'il reçoit la légion d'honneur en 1900 pour son action. Cependant, au même moment, (avril 1900) un jugement le condamne à détruire une grande partie des ses conduites forcées pour non-respect du droit des propriétaires riverains des cours d'eau lors du captage des sources et torrents. Il est le résultat de la plainte de quelques propriétaires emmenés par l'avocat Malleville qui a bien compris le chantage que l'on peut exercer auprès des ces industriels, trop sûrs de leur bon droit. Ce jugement atteint profondément Bergès, et après le premier procès des eaux du Doménon, la période concordataire de 14 années durant laquelle il a réussi à rembourser tous ses créanciers puis le décès de sa chère épouse l'année précédente, ce nouveau coup du sort lui apparaît comme une injustice et altère profondément sa santé.

Mais surtout, au-delà de l'exemple de Bergès, même particulièrement symbolique, ce jugement, s'il fait jurisprudence, peut ouvrir la voie à tous les chantages et à toutes les contestations, risquant de remettre en cause à terme le développement économique et industriel de la région fondé sur l'utilisation de la houille blanche. Les enjeux dépassent de loin la simple personnalité de Bergès qui apparaît alors comme un pionnier et porte-drapeau, au moment même où les industriels demandent la refonte de la législation réglementant l'établissement des chutes d'eau... Compte tenu des ces enjeux, l'arrêt de la cour d'appel du 6 août 1901 qui annule le jugement sonne comme une victoire pour Bergès mais rassure surtout les milieux économiques liés au développement de la houille blanche et de l'hydroélectricité.

Ce dernier épisode met la dernière touche à l'aura d'Aristide Bergès, célébré désormais comme l'archétype de l'ingénieur grenoblois (et centralien), pionnier infatigable, modèle de l'entrepreneur individuel, soutenu par sa famille et travaillant pour le développement technique au service de tous. Pourtant, au moment même de son décès en 1904, la houille blanche et le développement de l'hydroélectricité entrent dans une nouvelle phase, celles des grandes entreprises et des réseaux. Le roman des origines et la gloire des pères fondateurs n'en sont que plus nécessaires.

Louis André

Maître de Conférence
à l'Université de Rennes 2, EA 1279

Références bibliographiques :

Louis André, Aristide Bergès, une vie d'innovateur, Grenoble, [Presses] Universitaires de Grenoble, 2013, 367 p.

Louis André, « Centraliens en papeterie » dans Jean-Louis Bordes, Annie Champion et Pascal Desarbres (dir.), L'ingénieur entrepreneur, les centraliens et l'industrie, Paris, PUPS, 2011, p. 249-267.

Jean le Chatelier, « Les hommes qui ont fait le Grenoble du XX^e siècle », 1^{re} et 2^e partie, Centraliens, n° 621 et 622, 2012.